

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Vol. 7.]

QUEBEC, 2 SEPTEMBRE 1848.

[No. 11.]

AVANT, PENDANT ET APRES,

OU LES GRANDS CHEFS DE LA NOUVELLE TRIBU SAUVAGE.

LES AMIS DE LA PAIX.

ACTE SECOND.

Pendant.

SCÈNE QUATRIÈME.

(Continuation.)

On se souvient sans doute de la situation dans laquelle est placé le héros; situation inouïe, unique, sans exemple dans les fastes de l'histoire universelle; situation véritablement absurde et que ne voudront pas croire ceux qui dans les siècles futurs viendront à mettre la main sur le *Fantasque*; précieusement conservé dans les bibliothèques des amis de la franche gaîté. Les critiques d'alors s'écrieront sans doute: "Quelle sottise idée! avoir placé le héros d'un drame dans un grenier, l'enfour sous les plis d'une robe de femme! quel défaut de goût! quel oubli des règles de l'art! quel abandon de la dignité qui seule peut rendre un héros intéressant et lui assurer les sympathies du lecteur! En vérité cet auteur-là ne connaissait pas les premiers rudiments des convenances de la scène; c'était un barbare littérateur qui voulait élever à la hauteur du drame, c'est-à-dire de tableaux en action des nobles traits, des sentiments, des passions de l'homme, une simple scène de cabaret; en vérité il est difficile de concevoir à quel titre on a pu faire à cet auteur-là une célébrité comme celle dont il paraît avoir joui parmi ses contemporains. Si nous les entendons du fond du magnifique tombeau que nous aurons sans doute fait ériger nos admirateurs et la patrie reconnaissante, nous nous écrierons: "Taisez-vous, critiques imbéciles! ce n'est pas un drame inenteur que nous avons écrit, c'est de l'histoire; or, avant tout, l'histoire doit être véridique. Est-ce notre faute si, sous la plume de l'historien, se rencontre un héros, le plus fidèle champion des prérogatives de la peine? est-ce notre faute si ce héros qui voulait pourfendre tous les ennemis de la monarchie, comme Don Quichotte les moulins à vent, s'est enfui dans un grenier, s'est caché prudemment sous le vêtement d'une femme? Est-ce notre faute si ce héros était entouré de chevaliers qui l'ont abandonné pour se sauver comme des rats

troublés dans leur curée, l'un dans un trou, l'autre dans un autre ? Injustes et audacieux critiques, avant de nous condamner, recherchez la vérité ; avant de nous condamner, fouillez les chroniques du temps et les annales du pays ; cherchez par exemple parmi les vieux meubles et les papiers de rebut des descendants des épiciers du temps de notre héros, et peut-être retrouverez-vous dans le journal publié par lui-même la preuve du fait principal ; c'est le bulletin même de la bataille, arrangé comme on peut bien le croire, ainsi que le sont tous les bulletins : à l'avantage autant que possible du général qui le rédige. Vous y verrez le récit de la défaite honteuse et de la fuite ignominieuse du héros en question, récit attesté par sept des officiers sous ses ordres, tous témoins qui ont vu les choses de plus ou moins près, ou de plus ou moins loin, et qui déclarent s'être trouvés dans une position telle que la générosité seule de leurs adversaires pouvait les sauver ! Que direz-vous après cela, critiques ineptes et trop pressés de porter un jugement pour faire étalage de science et de goût et qui ne montrez que votre ignorance de l'histoire ? Voilà ce que nous dirons à ceux qui, dans quelques centaines d'années, alors peut-être que l'événement que nous racontons aura été oublié, pourront vouloir juger sérieusement nos œuvres et qui nous prendront pour un auteur dramatique sans imagination et sans goût, au lieu de nous considérer, comme un historien grave, fidèle, véridique, minutieux, qui ne dit que la vérité, mais qui la dit toute. Pour le moment, il ne s'agit pas encore de la postérité, continuons donc notre récit où nous l'avons laissé samedi dernier.

On sait que la scène se passe dans la solitude d'un grenier jonché de meubles troyens, incapables de servir à un héros parlementaire qui l'est encore davantage. Au fond de la scène, le seul objet remarquable est une robe de femme accrochée à un clou et laissant voir par en bas deux gros pieds bottés et par en haut un visage affreusement crispé, gonflé, souillé et bouleversé, qui n'est pas beau dans son état normal, mais qui en ce moment est horrible.

Le héros.—Quelle épouvantable journée ! tout est perdu et même l'honneur ; mais l'honneur, qu'importe ! oh ! je voudrais être à cent pieds sous terre ! mais non, si j'étais à cent pieds sous terre, M. le premier ministre ne donnerait peut-être pas une pauvre petite débenture de dix piastres pour me faire exhumer ! Quelle désolation de la désolation ! oh ! abomination de l'abomination ! un membre de la législature être ainsi pourchassé par ses électeurs... Je n'ai rien vu de semblable dans l'histoire parlementaire de la Grande-Bretagne. Voilà pourtant où m'a poussé le premier ministre avec ses idées qu'il faut battre nos adversaires sur tous les points ! Ah ! je commence à découvrir sa perfidie ! Des amis m'ont averti qu'il voulait se débarrasser de moi, et qu'il l'eût déjà fait s'il eût trouvé quelqu'un d'aussi servile. Il a voulu trouver un prétexte pour me mettre de côté en me forçant à venir risquer ma popularité. Il faut, dit-il, battre nos adversaires sur tous les points ! Belle idée ! Comme s'il ne vaudrait pas mieux, au contraire, mettre en pratique purement et simplement le gouvernement responsable. Qu'il se mette par exemple juge-en-chef à Montréal, en mette un autre juge-en-chef à Québec, qu'il me nomme co-imprimeur de Sa Majesté, qu'il remplace quelques autres charges vacantes ou dont on peut chasser ceux qui les occupent et qui y ont été placés par le ministère corrompu que nous avons démodé. Et puis nous laissons toutes ces bêtises qu'on appelle les réformes, les améliorations, les colonisations, à ceux qui viendront après nous ; s'ils aiment ça ils en mangeront. Mais je me livre ici à des réflexions philosophiques, tandis qu'il faudrait songer à me tirer d'affaires. Où est donc mon ami le pacifique, mon ami le laid, mon ami le gros, où sont-ils donc ? Des amis !... à quoi donc songeai-je ? Des amis politiques ? il n'y en a pas ! il y a des hommes qui vous flattent, qui vous lèchent et qui, au fond, vous envient. Oh ! les infâmes amis qui m'ont abandonné pour sa-

ver leurs pauvres peaux. J'aurais dû m'en douter. D'abord ils ne m'aiment pas et je les aime encore moins ; mais j'ai besoin d'eux ; ils peuvent avoir besoin de moi, voilà les liens qui nous unissent. Oh ! mais si je me tire de ce pas... je leur en garderai une dent, et si je ne suis point perdu moi-même à jamais, je leur ferai attendre long-temps les places qu'ils envient. Oui, si je me tire...

Ici de bruyants hurras se font entendre du dehors.

Le héros (continuant).—Ah ! quelles sont ces clameurs ? Sont-ce mes amis qui sont allés chercher du renfort et qui viennent avec les braves électeurs qui, n'ayant lu aucune gazette depuis la dernière élection, me sont encore fidèles ? Oh ! mes chers amis, je vous bénis ; oui ! généreux *gros, laid et pacifique*, je vous reconnais à ce trait. Pardon, pardon, je vous calomniais lorsque je supposais que vous aviez fui ; vous songiez alors à mon salut, et moi, ingrat... oui, vous aurez les places que vous désirez et de meilleures encore, s'il est possible. Comment reconnaître un pareil dévouement ? Oh ! je vous donnerais tout le trésor de la province pour le service que vous me rendez ; chers amis ! que j'entrevois au moins vos visages chers...

Ici *le héros* se baisse lentement et sort de sa cachette et s'avance à pas de loup vers la fenêtre pour voir s'il découvrira quelque chose. En ce moment un immense cri se fait entendre. Il peut distinguer les mots de : Hourra pour Papineau !

La foudre, tombant aux pieds de notre *héros*, ne l'eût pas atterré comme l'exclamation qu'il venait d'entendre. Il se précipite soudain à terre et va regagner sa retraite en rampant et en poussant les gémissements les plus déchirants. Il essaie de rentrer dans la robe, mais dans son trouble il ne s'aperçoit pas qu'il se trompe. Enfin, après des efforts inouis et vains pour faire passer sa tête par la jambe d'une culotte, il cherche ailleurs un abri et se cache sous une vieille établi de menuisier relégué dans le coin le plus reculé de l'appartement. Il s'y blottit, et quelqu'un qui eût alors pénétré dans le grenier n'eût aperçu dans l'obscurité que deux yeux remplis de larmes.

Oui, *le héros* pleura... pour la première fois dans sa vie, peut-être... mais enfin il pleura ; ce n'étaient pas des larmes d'attendrissement comme celles que versa le hideux sonneur de Notre-Dame lorsque la *Esmeralda* vint lui verser à boire sur le piloris ; cela l'eût embelli momentanément ; mais c'étaient des larmes d'abattement, de rage et de désespoir, comme en eût pu répandre l'ours de Han d'Islande si son maître lui eût refusé son repas de chair humaine.

Il se fit alors un long silence interrompu seulement par les vagues clameurs de la foule du dehors et par le bruit de la respiration hâletante et des sanglots du héros. Silence solennel ! Scène déchirante ! Enfin le bruit extérieur sembla cesser et notre héros reprenant un peu de courage put continuer à demi voix ses réflexions quelque-tems interrompues :

Le héros (établi sous l'établi).— Quel horrible supplice ! entendre répéter avec triomphe le nom du patriote que j'ai insulté ! C'est épouvantable ! mais laissons faire ; j'aurai encore peut-être le bonheur de voir s'élever les échafauds que j'ai prédits. C'est alors que mes adversaires passeront un quart d'heure plus triste encore que celui qu'ils m'ont procuré. Je serai là, je leur rirai au nez, j'insulterai à leur malheur ; je dirai à l'exécuteur de ne pas trop se presser, de faire souffrir un peu les rebelles qui ont voulu arracher à la reine sa couronne et à moi la place que j'attend avec tant d'impatience !... Mais, à quoi pensai-je ? A la vengeance avant de songer à me sauver d'ici. C'est imprudent. Ah ! mes infâmes amis ! je vous abhorre mille fois plus encore que mes ennemis ; car enfin ceux-ci ne me font pas autant de mal que j'eux en aurais fait si j'eusse été à leur place. Oh ! si j'étais à leur place et qu'ils fussent à la mienne... comme je les tourmenterais, comme j'exciterais tous nos braves sauvages à les massacrer, à les déchiqeter, à leur faire expier tout ce que j'ai souffert. Je mettrai le feu à la maison pour les faire brûler ou plutôt je les y ferai périr de peur et de faim...

La foule, dehors : Hourra ! pour la réforme électorale ! Hourra pour Papineau, à bas les ventres ! à bas leur chef !

Le héros éperdu: Mais ne seront-ils pas taire ces insolents? A quel sert, donc d'être au pouvoir si on ne peut pas envoyer les braves soldats anglais fusiller, mitrailler et sabrer les affreux rebelles qui osent s'assembler pour juger leur représentant? A moi! à moi!...

En criant ces mots *le héros*, oubliant sa position, voulut se lever tout-à-coup, il frappa de son crâne le dessous du solide madrier qui forme la partie supérieure de l'établi; la douleur le fit retomber à terre en gémissant. Il continue:

« Oh! mon Dieu, mon Dieu, je deviens fou, je perds la tête et je me la défonce. (Ici il fondit encore en larmes, la douleur l'a vaincu; il finit par s'endormir, ou plutôt par entrer dans un état de stupeur douloureuse qui n'est ni le sommeil, ni la veille, et où l'âme et le corps n'existent que par la souffrance. Ses plus grands ennemis l'eussent-ils vu!).

Il y avait déjà long-temps qu'il était dans cette position, lorsque de nouveaux cris vinrent le tirer de sa demi-insensibilité. Il se décide à sortir de sa cachette, et à aller voir ce qui se passait. Il se traîna donc le long du mur jusqu'à une fenêtre, qui donnait sur la route, et s'étant avancé avec précaution, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il aperçut *le pacifique* et quelques autres sauvages causant tranquillement avec ses adversaires les plus exécrés. Il en recule d'horreur!...

Le héros: Quoi! eux aussi m'ont abandonné? ô! c'est à en mourir. Oh! les ingrats! moi qui voulais leur faire avoir des charges richement salariées dans l'Etat, et les satisfaire au-delà de leurs désirs, ils me croient à jamais perdu et se tournent contre moi! O! comble du désespoir! (et notre héros lève les yeux vers le comble du grenier où il est enfermé. Il a honte du mauvais calembourg qu'il vient de faire et va se cacher dans un coin.)

Le héros: A qui se fier maintenant puisque les derniers amis que j'avais ralliés à Québec quittent ma cause. Que vais-je devenir? C'est peut-être une punition du ciel pour toutes les injures que j'ai lancées contre mes anciens camarades de collège. Il n'en est pas un de ceux chez qui on remarquait quelque talent que je n'aie essayé de rabaisser aux yeux du public. Tous ont passé sous ma plume envieuse; tout ont dû subir la punition du chagrin que me faisaient les applaudissements que le public leur adressait. Non je ne puis me plaindre des ingrats puisque je l'ai été moi-même plus que personne. J'ai voulu traîner dans la boue le plus grand nom que le pays rêvère et jadis c'est à l'ombre de ce nom, c'est en invoquant à chaque instant que j'ai fait mon chemin politique... Mais enfin comment sortirai-je d'ici? Suis-je destiné à périr obscurément dans cette ignoble solitude? Voici la nuit qui s'avance et les passions de mes électeurs ne se calment point. Je les entends sans cesse prononcer avec vénération ce nom de Papineau que j'ai voulu avilir. Ah satan de premier ministre, je ne te pardonnerai jamais, car c'est toi qui m'as tenté; c'est toi qui en as appelé à mon orgueil, tu m'as dit que moi seul à Québec pouvais écraser le grand patriote. Oh! si je me tire d'ici, jamais, je le promets, je n'insulterai à sa gloire. Mais qu'entends-je? On vient. Est-ce pour en finir avec moi? S'il faut mourir, du moins qu'on m'accorde quelques minutes pour me recueillir.

La fin du monologue et du second acte au prochain numéro. Le troisième suivra en son temps.

COLLABORATION

LES DÉSACRÈMENTS DE LA CÉLÉBRITÉ.

L'autre jour, j'allais en flâneur par la ville, m'arrêtant devant chaque boutique, lorsque j'arrivai à deux pas d'un groupe de quatre personnes que le public connaît

avantageusement comme remplissant les premiers rôles dans une pièce nouvelle qui fait en ce moment grand bruit à Québec. Quelques mots qui parvinrent jusqu'à moi, me firent comprendre que les acteurs s'entretenaient alors de la pièce même. Curieux de connaître leur opinion, je m'arrêtai, et feignant de regarder l'étalage d'un magasin, je prêtai une oreille attentive à la conversation suivante :

—Croyez-vous que ce n'est pas devant de me voir ridiculisé de cette manière ? disait un des quatre, joli garçon à l'abdomen proéminent, en se rengorgeant dans sa cravate, et en remettant sur l'oreille droite son chapeau qui avait changé de position par le mouvement brusque qu'il avait fait pour se renverser en arrière.

—Qu'as-tu donc à te plaindre plus que les autres ? demanda le principal acteur du drame politico-tragico-comique. Tu es heureux que l'on te ménage ainsi !

—Mais de quel droit le *Fantasque* me met-il en scène, et prête-t-il à rire à mes dépens ?

—De quel droit ?... Je pourrais dire la même chose, moi, et avec plus de raison encore, puisque ce damné de journal n'a pas cessé de parler de moi depuis sa réapparition. Mais je m'en moque !... Qu'importe ce que l'on dira de moi, pourvu que je parviens à mon but !

—Oui, qu'importe pour toi, qui es le jouet du public ! Mais moi, contre qui personne n'a osé dire un mot avant ce s... *Fantasque* !...

—Hum ! hum ! fit le troisième, petit jeune homme d'une figure assez laide. Le *Fantasque* est sans doute bien audacieux de vous attaquer, mais, comme il attaquit sans gêne feu lord Durham, il me semble qu'il peut se permettre d'attaquer aussi *Votre Excellence* ! Vous aimez la célébrité, eh bien, le *Fantasque* vous en donne ! Hi, hi, hi, hi, hi.

—Oh ! si je connaissais l'auteur de cette farce, je lui donnerais des coups de pied dans le... reprit le premier interlocuteur en prenant une pose athlétique et faisant tourner, d'un air menaçant, une petite canne qu'il avait à la main.

—Si tu le connais ?... demanda le quatrième qui me parut myope. Mais quel autre que le rédacteur du *Fantasque* peut écrire ce qui te pique au vif ?

—Il y a un certain nombre de collaborateurs, et si je m'adresse au rédacteur, il m'enverra de Pierre à Jacques.

—Ne crois pas cela ! Il te dira, au contraire, que c'est lui-même qui te met en scène ; il se moquera de toi, si tu sembles fâché, et te ridiculiserà davantage.

—Qu'importe ! d'une manière ou de l'autre, il faut que cela finisse.

—Allons donc ! fit le principal acteur. Si tu es déjà découragé, tu n'iras pas loin, je t'assure. Pour devenir célèbre, il te faut éprouver bien d'autres déboires, bien d'autres contradictions. Si tu veux faire ton chemin, comme tu en as le désir, tu dois plier, ramper même suivant les exigences, et prendre la résolution d'être ridiculisé, hué, bafoué et méprisé sans mot dire. Tu vois par moi, et pourtant je n'ai pas encore tout avalé !... Mais qu'importe ! pourvu que je parviens à mon but. Ma devise, à moi, est celle-ci : La fin justifie les moyens.

—Ah ! bien, moi, je ne suis pas de ce caractère-là ! Mes sentiments sont plus nobles, et je veux devenir célèbre par d'autres voies.

—Oui, si tu en trouves ! Je t'assures qu'il est difficile d'agir autrement dans la cause que tu as embrassée. Tu sais comment tu as commencé, eh bien, il faut que tu poursuives de même.

—Ça ne fera pas cela, mon ami, et j'aurai bientôt envoyé la cause, c'est-à-dire ta cause, à tous les d...

—Tu es un peu chatouilleux, un peu raide, mon cher. A t'entendre parler, on croirait que tu n'as qu'à dire : " Je suis un tel, " pour que tous les honneurs te soient conférés ! En ce cas-là tu te trompes étrangement, et tu feras mieux de t'emprisonner dans ton bureau pour attendre une clientèle qui te fournira à peine de quoi à vivre, et te fera mourir dans l'obscurité.

—Assez, assez comme cela, monsieur le moraliste impur. Vos leçons ne me serviront guère, et...

L'entretien fut interrompu par l'arrivée d'un cinquième, ami des précédents, qui s'adressant au dernier interlocuteur :

— Eh ! qu'as-tu donc, mon petit, comme tu es de mauvaise humeur !

— Ce qu'il a ! répliqua vivement le petit laid, qui voulut faire de l'esprit en parodiant les vers d'un grand poète. Il a que

Tout ce qui vient de la rue La Montagne

Le rend furieux.

— Ah ! ah ! je comprends, dit le dernier venu en souriant d'un air naïf. Le *Fantasque* te pique ? eh bien, laisse le faire, ou reste tranquille chez toi ; surtout n'écoute point les conseils de notre excellent ami ici présent, qui est obligé de faire des tours de passe-passe pour se soutenir encore quelque temps dans l'opinion publique. (Et il poussa un gros rire en frappant sur l'épaule du principal acteur qui ne dit mot.)

— Ah ! ça, pas de sermon : je crois savoir ce que j'ai à faire, et connaître mieux qu'un autre ce qui me convient davantage, répliqua celui que l'on admonestait, en se redressant et en arriangeant son col.

— Si tu sais ce que tu as à faire, tu ne devrais pas te fâcher de ce que te dit le *Fantasque*, répartit le myope. Sois plutôt philosophe comme moi, et tu t'en trouveras mieux.

— Et moi, ajouta le petit laid, est-ce que je fais cas de ce que dit de moi le *Fantasque* ? Sur ce point-là je suis philosophe plus qu'un autre, et tant qu'on n'attaquera pas ma réputation de *gentilhomme*, je laisse dire ; mais si on l'attaque de faits ou de paroles, je suis prêt à en demander raison à qui de droit, pourvu toujours que ce soit en *gentilhomme*, et...

— C'est pitié de vous entendre vanter votre philosophie ! interrompit brusquement le principal acteur. Vous êtes philosophes !... Et que diable suis-je donc, moi, sinon le *superlatissime* des philosophes ?

— Moi, je ne me fais pas gloire d'être philosophe, dit celui qui était si vexé. Je passe mon chemin, et je n'aime pas que l'on vienne insolemment m'insulter. Personne, à ce que je crois, n'a le droit de jeter mon chapeau par terre !

— Pourtant, il ne faut pas un gros coup pour cela, murmura le petit laid ; car le chapeau d'ordinaire est si incliné sur l'oreille que le vent même le renverse souvent, j'en suis sûr.

— Ah ! ça, avez-vous bientôt fini vos jérémiades, demanda le dernier venu. Laissez donc dire au *Fantasque* ce qu'il a droit de dire, laissez-le amuser ses lecteurs à vos dépens, riez avec ces derniers, si vous êtes fins ; car, si vous vous fâchez, on se moquera de vous. Voyez-vous, le *Fantasque* use de la liberté de la presse, et quand un journaliste a dans sa plume un bon sujet, il doit en conscience le communiquer à ses lecteurs ; car, voyez-vous, c'est la liberté de la presse. Or, voyez-vous, si... voyez-vous, quand...

Et notre homme continua sur le même ton, pendant quelques minutes, sans trop savoir ce qu'il disait pour convaincre ses amis qui l'écoutèrent d'abord sérieusement, puis partirent d'un éclat de rire. Cet homme que je ne vous ai pas suffisamment fait connaître, lecteurs, portait la physionomie la plus insignifiante, ou, comme on dit en *argot*, il avait l'air d'un *coq-d'Inde*. A chaque mot qu'il disait, il respirait bruyamment par le nez, comme si quelque chose lui eût gêné le cerveau. Il faut vous avouer, par exemple, que ce *coq-d'Inde* là se croit aussi *intelligent*, aussi *spirituel*, aussi *savant* même que le principal acteur, qui a été autrefois son précepteur et est aujourd'hui son associé dans une industrie de *caractères* ; de plus, humble avec ses supérieurs, mais plein d'importance avec ses égaux, et stupidement arrogant avec ses inférieurs qu'il a l'air de mépriser et dont il est le ridicule en toute occasion.

— Voyez-vous, voyez-vous, allons-nous en chacun chez nous, dit le petit laid avec un sourire moqueur. Je suis pour la liberté de la presse, moi aussi, et vive le *Fantasque* ! Qu'en dites-vous, Excellence !

—Encore une fois, répliqua d'un ton courroucé, celui qui était ainsi interpellé, je vous dis que je veux n'avoir rien à démêler avec le *Fantasque*, que je trouve audacieux, impertinent de me faire jouer un rôle ridicule. — Ouf !

—Allons donc ! mon cher, voilà que tu te fâches encore, reprit le principal acteur. Mais est-ce que tu serais réellement plus ridiculisé que les autres ? Sont-ce les *picotements* d'yeux, le *gorgoussement* de ventre qui te fâchent ? Est-ce la *porte vitrée* du Saül-à-la-Puce ? Bah ! misère, bagatelle que tout cela !

Oui, mais la vérité choque toujours, observa en riant le petit laid. Après tout, le drame en est à son second acte, et nous sommes libres ensuite.

Oui, libres de ne plus remplir les mêmes rôles, ajouta le myope. Si cette représentation-la rapportait quelque bénéfice, encore ! Mais, non !... Salle pleine, mais admission gratuite de tous les invités qui tient à nos dépens ! Mais qu'importe, je suis philosophe, moi !

—Moi aussi, mais par-dessus tout *gentilhomme* !

—Et moi, philosophe enragé, désespéré, possédé, et après moi le déluge. Et toi, mon cher ?

—*Bajour*, *bajour*, fit l'interpellé, en inclinant de nouveau sur l'oreille droite son chapeau qui retombait toujours à la position naturelle. Je m'en vais à mon bureau.

—Il ne faut pas te fâcher, dit le dernier venu en soupirant par le nez ; car, vois-tu, c'est la liberté de la presse, vois-tu, et tu éprouves les *désagréments de la célébrité* ! Hé, hé, hé, hi, hi, hi.

Là-dessus les acteurs se séparèrent et se rendirent chacun à son occupation.

NISUS.

MONSTRUOSITÉS DU BAZAR DE SAINT-ROCH.

Chaque chose, dans ce monde, possède deux appréciations : le beau et le laid, le bien et le mal. Feu Adam, qui fut le *papa* par excellence, l'a reconnu le premier pour avoir mangé une pomme, disent les uns, une prune disent les autres, doute qui ne comporte aucune conséquence ; cependant, comme il me semble que je dois donner mon opinion, je me prononcerai donc pour la pomme, car, pour la prune, les fils d'Adam prouvent surabondamment le contraire. — Ainsi, quand un homme veut vendre son opinion ou sa conscience comme l'*Iscaïote* (qui, soit dit en passant, se pendit par remords, ce que ne font pas les autres, vu que ça serait une trop grande dépense de corde et que par la rareté et la cherté de l'objet les femmes ne pourraient plus s'en servir pour faire sécher leur linge), quand donc un homme veut trafiquer son opinion, ne dit-il pas : « Du moins, ce ne sera pas pour des prunes. » Et d'après le proverbe qui dit : « Tel père, tel fils, » ne doit-on pas conclure qu'Adam ne succomba pas pour une prune, mais bien pour une pomme. Ce qui prouve mieux encore cette dernière assertion, c'est qu'aujourd'hui combien de gens ici sautent par-dessus leur innocence primitive, se créent des patronages non pour des prunes, mais pour des pommes de Montréal, le paradis terrestre des ventrus et de l'orthodoxe *Taisez-vous, le rat mange*.

Donc chaque chose a deux côtés : le front et la nuque, le devant et le derrière, l'extérieur et l'intérieur ; l'extérieur ou l'intérieur parfois pur, limpide, suavement beau, parfois disgracieux et rachitique, et pour couper au plus court enfin, le beau et le laid soit au moral, soit au physique.

Mais à quoi voulez-vous en venir, me direz-vous ?... Au bazar, lecteurs, au bazar, et à ses monstruosité ! *Nisus* vous a décrit ce qu'il y avait de beau, dans un langage à vous rendre amoureux, vraiment ; et devant un sourire *par charité* dessiné aux coins d'une bouche en cœur ; devant une douce parole *par charité* et un languissant coup-d'œil *ditto* ; devant, enfin, une charmante jeune fille qui semblait en paroles s'agenouiller devant vous pour une aumône, et qui n'en avait pas

plus le dessin que je n'ai celui d'aller prendre, pour lit de repos, le lit de la rivière, il était si rocambolesquement difficile que l'argent et l'amour ne dégingolassent pas, celui-là bruyamment de la bourse, celui-ci silencieusement du cœur ; mais il faut tout dire : il y avait d'autres yeux et d'autres bouches à qui, on faisait vraiment la charité, et c'était le plus grand nombre, plus des trois quarts même, ce qui veut dire qu'il n'y avait pas trop de beautés ; ce qui veut dire aussi que cette assertion ne choquera personne, vu qu'une demoiselle ne croit pas, celui qui dit qu'elle n'est pas jolie ; vu, de plus, que chacune de celles qui se trouvaient au bazar, pourra se mettre dans le quatrième quart où les belles siègent ; ce qui veut dire, encore que, cela ne veut presque rien dire, vu que la beauté n'est qu'une couronne de plus qui jette ses corolles au vent, et que le bonheur ne marche toujours qu'appuyé sur la douceur et la vertu ; cette base de tout ce qu'il y a d'heureux ; ce qui veut dire, enfin, que je suis assez galant pour un anonyme, vu que je donne à ces demoiselles deux portes pour sortir, la beauté et la vertu ; mais j'ai peur qu'il n'arrive malheur à quelques-unes, parce que peut-être elles pourront se casser en deux pour passer par les deux portes à la fois.

Nous a donc décrit les charmes du bazar, et s'il a eu raison jusqu'à un certain point d'en dessiner les beautés, le coloris, les fleurs à foison, les études d'artiste, les pastels, les canevas en laine, douces pastorales jetées sur la toile, charmantes idylles qui rappellent les mœurs simples et naïves des Lucas et Colette d'autrefois, je n'en aurai pas moins raison, moi, d'en écrire quelques-unes des monstruosités, car je suis encore sous le coup d'une furieuse colère : la colère d'une bourse vidée et l'exécration de mes créanciers qui m'ont traité de gaspillard. Un d'eux même, qui lit le *Journal de Québec*, a été jusqu'à me qualifier de disciple de Proudhon, d'homme à mauvaises doctrines, de scélérat, etc., etc., et j'ai eu beau lui dire que j'avais eu un bon but en dépensant mes sous, ce qu'était pour élever un hôpital pour les pauvres. . . . " Au diable, m'a-t-il dit, c'est le meilleur moyen pour moi-même d'y aller bientôt ! " Au fait, c'est une petite consolation, et je le plains et je le crois ; car, dans cette circonstance, plusieurs ainsi que moi ont agi comme si " la propriété était un vol " et les créanciers " un mal ".

Pour accomplir mon but, vous allez donc me suivre, lecteurs, et arriver comme moi au beau milieu du bazar le soir du second jour. Voyez-vous comme tout y est riche et délicieux, comme la lumière des lustres se joue au brillant des étoffes, au luxe des hochets d'enfants ou de grandes personnes, aux fronts roses et blancs des filles ; ne vous semble-t-il pas aussi qu'à leurs flammes nos cœurs s'allument et se fondent comme des chandelles de suif ? . . . Et nos bourses donc ? . . .

Mêlez-vous maintenant à la foule d'élégants et d'élégantes, de vieux et de jeunes qui circulent dans le cercle des acheteurs ; suivez surtout trois jeunes gens qui passent par toutes les péripéties d'un drame entre leurs cœurs et leurs bourses qui, parfois, sont mornes intérieurement, mais dont le front semble toujours une forte citadelle, un Gibraltar américain qui défie les assauts de l'ennemi et des autres diabolins de ce genre, ce qui veut dire qu'ils sont assez effrontés pour le quart d'heure ; suivez-les donc, puis, écoutez-les : *Et vos étudimnt !* et vous aurez le rudiment de l'art qu'il faut pour vendre quand même, rafler quand même, jeter un coup-d'œil, se griser pour les pauvres, et finalement élever un hôpital dans un temps qui n'est pas venu, ou l'on ne mourra pas celle qui nous aura méridus, c'est-à-dire que la mort nous donnera la son coup de dents obligatoire sous les consolantes aspersion d'un gros martyr ; j'incline cependant à croire que cet hôpital ne sera pas prêt pour les cheveux blancs de la génération qui pousse et que le chapelain qui le desservira à tout le temps nécessaire de se confectionner et se proportionner pour cette fin. Passons vite par-dessus ces considérations qui sont d'un autre monde, et écoutons la scène des trois jeunes gens que nous nommerons *Joseph, Louis, Thomas* ; nous y verrons ce que j'appelle des monstruosités.

(A continuer.)